

La collégiale d'Eymoutiers : relectures

Évelyne Proust

Citer ce document / Cite this document :

Proust Évelyne. La collégiale d'Eymoutiers : relectures. In: Bulletin Monumental, tome 173, n°1, année 2015. pp. 69-70;

https://www.persee.fr/doc/bulmo_0007-473x_2015_num_173_1_12263

Fichier pdf généré le 29/10/2019

CHRONIQUE

Architecture religieuse médiévale

LA COLLÉGIALE D'EYMOUTIERS : RELECTURES. – Un important dossier de 145 pages, résultat des communications faites lors d'un colloque tenu dans la ville d'Eymoutiers (Haute-Vienne) le 30 avril 2012, témoigne d'un fructueux partenariat entre l'université de Limoges et la Société archéologique et historique du Limousin.

À l'origine du bourg est un chapitre de chanoines dont Anne Massoni relate l'histoire (« Le chapitre collégial Saint-Étienne d'Eymoutiers du Moyen Âge à la Révolution », p. 5-17). Après des débuts que la tradition fait remonter à un ermite nommé Psalmet, l'établissement est créé par l'évêque de Limoges au pouvoir duquel il restera intimement lié durant toute son existence. Néanmoins, l'auteur montre que peu à peu le chapitre, qui comptait environ trente prébendes au début du XI^e siècle, a gagné une certaine autonomie, notamment en obtenant l'élection de son prévôt. Seigneur et haut-justicier, celui-ci exerce un rôle majeur dans la ville tandis que l'influence de la communauté se fait sentir également à une trentaine de kilomètres à la ronde, territoire où elle nomme les desservants. Pourtant la collégiale n'a pas, au moins à partir du XII^e siècle, de rôle paroissial. L'article de Christian Rémy sur le contexte seigneurial de la région (« Géopolitique du pays d'Eymoutiers : dominations féodales et société nobiliaire », p. 19-48) complète ce volet historique.

Éric Sparhubert et Claude Andrault-Schmitt se sont partagé l'étude de l'édifice lui-même. Ce fractionnement se justifie par l'état actuel de la collégiale qui juxtapose une nef et un transept majoritairement romans et un majestueux chevet gothique.

Il revient à Éric Sparhubert de traiter des parties romanes conservées (« La collégiale d'Eymoutiers, l'époque romane », p. 49-68). Cette étude est particulièrement précieuse car les rares travaux sur l'édifice sont très anciens et en grande partie fautifs. L'auteur s'attache tout d'abord à « déshabiller » l'édifice des ajouts postérieurs à la période romane : embellissement de l'extrémité du bras sud tourné vers la ville

(milieu du XIII^e siècle), construction de chapelles dans l'angle du transept et du gouttereau aussi bien au sud qu'au nord (fin XV^e-début XVI^e siècle).

L'analyse archéologique du monument roman est un exercice particulièrement complexe car il résulte, comme le souligne l'auteur, « d'embellissements successifs d'un édifice ancien qu'il n'a jamais été question de remplacer totalement ». En l'absence de textes, mais grâce à des indices qui conduisent É. Sparhubert vers des hypothèses souvent séduisantes, des campagnes successives sont mises en évidence. Il faut toutefois regretter qu'un plan fiable de l'église n'ait pas été produit, absence qui entrave fréquemment la compréhension du raisonnement. La partie la plus ancienne est le transept. Monté en petits moellons avec des contreforts minces installés aux angles et des fenêtres peu ébrasées à l'extérieur, il appartient sans conteste au XI^e siècle. Ses murs minces suggèrent une simple couverture en charpente, ce que des colonnes adossées romanes, qui reçoivent aujourd'hui une voûte d'ogives, semblent pourtant contredire. Sont-elles le témoin d'un voûtement de pierre postérieur ou bien étaient-elles destinées à supporter des pièces de charpente ? L'auteur ne tranche pas.

Le clocher occidental, soigneusement appareillé en pierre de taille, est sans doute le vestige le plus remarquable de la période romane. Ses quatre étages carrés, en retrait les uns par rapport aux autres, et son décor extérieur d'arcatures l'apparentent aux tours de nombre d'églises romanes de la région qui, comme lui, ont été traitées de manière indépendante de la nef. Mais la présence d'une vaste salle fermée de six mètres sur six au rez-de-chaussée et la dissymétrie de ses quatre faces interrogent. L'auteur suggère qu'à l'origine il avait une fonction de clocher-porche et était ouvert au sud et à l'est. C'est au XV^e siècle que l'on aurait fermé ces ouvertures ainsi que celles de l'étage.

La liaison problématique entre la nef et le clocher, particulièrement visible à l'intérieur de l'édifice, est ardue à analyser. La démonstration de l'auteur, qui pense pourtant que les deux chantiers ne peuvent être complètement dissociés, n'est pas facile à suivre. Là encore, un plan des constructions aurait été utile. On est en revanche convaincu par la « réhabilitation » de

la nef à trois vaisseaux, austère mais bâtie avec soin en moyen appareil, nef dans laquelle a été habilement intégrée la partie centrale du transept. Le voûtement du vaisseau central en berceau brisé, associé à des berceaux transversaux sur les collatéraux, conduit l'auteur à dater cette nef des premières années du XII^e siècle. Compte tenu des références locales, d'ailleurs présentées par l'auteur, nous proposerions plutôt le milieu du siècle.

Quoi qu'il en soit et malgré ces quelques réserves, il s'agit là d'un travail particulièrement novateur qui éclaire de nombreux aspects de ces parties romanes de la collégiale et qui a le mérite de ne pas esquiver les questions qu'elles continuent de susciter.

Ensuite, Claude Andrault-Schmitt s'attache à ce quasi-monument à part entière que constitue le chevet (« Le chevet monumental de la collégiale d'Eymoutiers, sa place dans l'art gothique », p. 69-91). Pour cette construction homogène de la fin du Moyen Âge, qui ne représente pas moins de la moitié de la surface totale de la collégiale, l'auteur annonce d'emblée que sa contribution « ne peut prétendre renouveler le sujet » et renvoie à l'étude qu'elle a présentée dans son ouvrage sur le Limousin gothique¹.

Néanmoins, après un préambule intitulé « question de définitions », l'auteur examine le contexte historique de cette construction qu'elle situe durant le troisième quart du XV^e siècle.

Dans l'analyse architecturale de cet ensemble composé de trois vaisseaux parallèles terminés par des absides à pans coupés, l'auteur confronte les éléments relevant de l'héritage de la tradition gothique et les apports plus méridionaux. Elle insiste sur l'habileté du maître d'œuvre dans le rapport qu'il établit entre les vides et les surfaces murales et, à l'extérieur, sur l'harmonie du périmètre continu formé de l'alternance de travées ouvertes d'une lancette et d'élégants contreforts structurés de plusieurs glacis qui rappellent ceux, bien antérieurs, de La Chaise-Dieu. En outre, un principe de hiérarchie est inscrit dans l'agencement des volumes avec un vaisseau central qui domine. Cette distinction se retrouve dans l'agencement des contreforts, simplement extérieurs dans les

bas-côtés et en « clous » dans le vaisseau central, ménageant ainsi des espaces quadrangulaires formant chapelles.

Mais on ne peut, dans ce chevet, séparer l'architecture du décor monumental. Les frises de feuillage frisé des chapiteaux, les motifs des clefs de voûte, le superbe ensemble de vitraux et les peintures murales contribuent à l'unité des effets. L'auteur insiste sur la qualité et la virtuosité du décor des portes qu'il est difficile, malgré sa date, de qualifier de flamboyant.

La dernière partie est une mise en perspective régionale de cet édifice qualifié de « fleuron de la *Reconstruction* en Limousin ».

Peu de temps après la construction de ce chevet, la collégiale fut dotée de stalles (Kristiane Lemé-Hébuterne, « Les stalles de la collégiale d'Eymoutiers », p. 93-110) ; il s'agit d'un ensemble de la fin du XV^e siècle qui a été modifié, reconstitué peut-être, à partir d'éléments anciens remontés dans une structure moderne. Les miséricordes n'étant pas sculptées, l'auteur s'attache aux vingt-neuf appuis-main dont elle détaille l'iconographie et termine par une mise en perspective, aussi bien stylistique qu'iconographique, de l'ensemble d'Eymoutiers avec les stalles contemporaines conservées dans la région. C'est avec celles de Solignac que les points communs sont les plus nombreux, ce qui permet de confirmer une datation dans les années 1470-1480.

Le dossier comprend encore deux contributions à caractère essentiellement historique : celle de Jean-François Boyer (« La mamelle de sainte Anne : de l'église de Sainte-Anne à la collégiale d'Eymoutiers moutiers, XVI^e-XVII^e siècle », p. 131-136). Une étude de Pascal Texier sur l'orgue du début du XVIII^e siècle encore en place dans la collégiale (« L'orgue d'Eymoutiers », p. 137-149) clôt ce dossier. – « La collégiales d'Eymoutiers, études », *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, 2013.

Évelyne Proust

1. Cl. Andrault-Schmitt, *Limousin gothique*, Paris, 1997.

Architecture militaire XVI^e siècle

ARCHITECTURE MILITAIRE : ENTRE ITALIE ET LORRAINE, L'ÉTAPE FRANC-COMTOISE. – Raphaël Tassin, doctorant en histoire de l'art à l'École Pratique des Hautes Études (sous la direction de Sabine Frommel) a axé ses travaux de recherche sur les architectes italiens en Lorraine

du XVI^e au XVIII^e siècle. Dans l'article analysé ici, il traite de l'origine des premiers courants migratoires, au XVI^e siècle, d'architectes italiens en direction de la Lorraine. Ces architectes étaient en réalité surtout des ingénieurs militaires dont la réputation était alors immense en Europe. Dans ce processus, l'auteur analyse le rôle déterminant de la Franche-Comté, qui appartenait à l'époque à l'Empire des Habsbourg. Le premier ingénieur qui marqua à la fois de son empreinte la Franche-Comté, puis la Lorraine, fut le génois Ambrogio Precipiano. Appelé en Franche-Comté par Charles Quint pour renforcer la défense de cette province qui formait frontière avec la France, il réalisa les fortifications bastionnées de Dole en 1541, puis du port de Gray sur la Saône à partir de 1551¹. Entre ces deux chantiers, dans les années 1545-1546, il séjourna en Lorraine. Le duché venait d'acquiescer son indépendance par le traité de Nuremberg (1542) et était depuis 1545 sous la régence de Chrétienne de Danemark, la mère du futur duc Charles III (1543-1608). Selon l'auteur, si l'art de la Renaissance italienne avait déjà pénétré en Lorraine, Precipiano était le premier Italien à travailler pour le compte des ducs, avec un certain Balthazar Paduano, beaucoup moins connu. L'envoi de l'ingénieur en Lorraine, via la Franche-Comté, s'expliquerait par sa neutralité vis-à-vis de l'Empire, la régente étant aussi la nièce de Charles Quint. Les archives duciales conservent la preuve du séjour de Precipiano en Lorraine. Il fut payé pour sa visite des villes fortes et pour la fortification des agglomérations de La Mothe et de Pont-à-Mousson. Il donna sans doute aussi son avis sur la restauration des murailles de la Vieille Ville de Nancy. Son excellent travail aurait joué en faveur de « la réputation croissante des fortificateurs ultramontains » en Lorraine et ainsi Precipiano aurait ouvert la voie aux artistes italiens venus y travailler jusqu'au XVIII^e siècle. D'où l'importance pour Raphaël Tassin de cette étape comtoise initiale sur le chemin du duché. Si, à partir de la deuxième moitié du XVI^e siècle, de nombreux ingénieurs italiens (dont Hieromini Citoni, Ercole Negro, Jean-Baptiste Stabili) firent effectivement le voyage afin d'inspecter et fortifier les villes lorraines, rien n'indique cependant dans l'article qu'ils soient passés par la Franche-Comté. L'arrivée à la fin du XVI^e siècle d'un autre protagoniste, l'ingénieur Orfeo Galeani (vers 1550-1611) originaire du Milanais, suggère à l'auteur de nouvelles hypothèses. En 1589, le titre de Galeani² étant celui de « lieutenant en artillerie de S. M. Catholique » (c'est-à-dire du roi d'Espagne), R. Tassin réaffirme le rôle des possessions espagnoles dans la migration des spécialistes vers la Lorraine, mais sans pouvoir affirmer le passage préalable de Galeani

dans le comté de Bourgogne. La guerre de Trente ans interrompit le flot d'hommes de l'art italiens, aux métiers de plus en plus diversifiés, qui œuvrèrent en Lorraine à partir de la fin du XVI^e siècle. Cependant, dès 1660, des spécialistes du bâtiment issus des vallées des Alpes italiennes, dont la Valsesia, reprirent le chemin de la Lorraine pour contribuer à son relèvement. La Franche-Comté, – même si l'article est muet à ce sujet –, devenue française en 1674, elle aussi victime des conflits meurtriers du XVII^e siècle, connut le même phénomène. Maints bâtisseurs, comme les Spinga (cités dans l'article), se mirent alors à migrer comme autrefois en direction du nord en passant à nouveau de l'un à l'autre territoire. Si bien que, au-delà des questions d'alliances ou d'affinités politiques entre l'Empire des Habsbourg et la Lorraine, la Franche-Comté paraît avoir été avant tout une terre de passage³. – Raphaël Tassin, « Les premiers architectes italiens en Lorraine et le rôle fondamental de la Franche-Comté espagnole », *Mémoires de la société d'émulation du Jura*, Travaux 2012, publiés en 2013, p. 217-230.

Christiane Roussel

1. Devenu baron de Soye en 1555, il fit souche en Franche-Comté ; mort en 1560, il fut inhumé dans la basilique de Dole.

2. Titre utilisé lors du siège de la place protestante de Jametz (Meuse).

3. On pense au fameux « chemin des Espagnols » où, du milieu du XVI^e siècle au milieu du XVII^e siècle, la Franche-Comté fut le « maillon indispensable, au même titre que le Milanais, la Savoie, le Tyrol, l'Alsace, la Lorraine et le Luxembourg, d'une des grandes routes militaires terrestres qui reli(ai)ent l'Italie aux Pays-Bas ». Mais, cette route stratégique, empruntées par les armées espagnoles, fut également avant et après l'une des voies commerciales les plus commodes entre l'Italie et la France, via les cols alpins. Voir Fr. Pernot, *La Franche-Comté espagnole. À travers les archives de Simancas, une autre histoire des Franc-Comtois et de leur relation avec l'Espagne, de 1493 à 1678*, Besançon, 2003, p. 186-194.

Enluminure

UN LIVRE D'HEURES DE « FILLE DE ROY, SOEUR DE ROY, NIEPCE DE ROY » DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XV^e SIÈCLE. – On pourra se réjouir de cette étude de Philippe Contamine et Marie-Hélène Tesnière sur le Livre d'heures de Jeanne de France, classé Trésor national en 2011 et acquis grâce à une importante action de mécénat par la Bibliothèque nationale de France en 2012 où il est désormais conservé sous la cote Nouvelles acquisitions latines 3244. Elle nous offre en effet une abondante reproduction des enluminures qui ornent les 336 feuillets du manuscrit.